



## [Un Canard sauvage et magnifique / Stéphane Braunschweig et sa troupe sont en accord parfait avec l'esprit et la lettre d'Ibsen](#)

le 22 janvier 2014 11H34 | par [laurence liban](#)



Le Canard sauvage de Henrik Ibsen

Théâtre de La Colline, Paris (XXè) jusqu'au 15 février puis en tournée à Lorient (26 et 27/02) et à Dijon (15-19/04).

Saisi par le démon de la transparence, Gregers Werle, fils de famille shooté à l'idéal, dévoile à son ami Hjalmar les mensonges sur lesquels repose le bonheur de son foyer. Et le détruit en toute bonne conscience. [Envisageant cette pièce avec une coupante clarté](#), Stéphane Braunschweig fait entendre toutes les nuances de la pièce, y compris ses pointes de dérision. Le mouvement est large, l'émotion contenue. Tout se joue dans l'atelier du photographe, vaste espace de bois clair comme le bonheur, et le grenier, où l'enfant du couple soigne un canard blessé, grenier ici élargi aux dimensions de la nature, à la fois forêt mystérieuse et profondeurs maritimes.

Il n'y a qu'à se laisser entraîner dans cette effroyable histoire d'hommes et de femmes pris par la tourmente. Et admirer le jeu des comédiens : Rodolphe Congé, faible, touchant, affolé comme une boussole peut l'être ; Chloé Réjon/Gina, dans un retrait lumineux, une fermeté d'âme qui ne se laisse pas entamer, à moins que n'entre dans cette attitude la certitude que son mari lui reviendra, ou qu'elle ne prenne pas la mesure de la catastrophe, ou tout cela à la fois ; Christophe Brault, brutal, efficace et cynique ; Luce Mouchel, si drôle en femme de tête ; la jeune Suzanne Aubert, nette et claire ; Charlie Nelson, un régal. Jean-Marie Winling, toujours savoureux et subtil...

Quant à Claude Duparfait, le corps déjeté, une épaule plus haute que l'autre, le bras pendant comme un appendice étranger, il m'évoque un établi marqué par l'usage ... De fait, la vie d'acteur de Claude Duparfait peut s'envisager comme un seul et unique rôle aux multiples facettes. Ici, il est encore un peu Tartuffe (mais un Tartuffe qui s'ignore), et encore, aussi, le porte-parole de Thomas Bernhard dans *Les Arbres à abattre*. D'ailleurs, il a gardé le col roulé de ces deux personnages, et même le fauteuil à oreillettes du dernier. On peut imaginer que ces marques du temps et de l'oeuvre vont se creuser davantage dans son corps, comme un fauteuil dans lequel on est confortable.

Bref, avec cette nouvelle mise en scène, nos attentes sont comblées, dépassées. On part avec des images fantastiques et des sensations fortes. Et un parfum de catastrophe envoûtant.

[J'en profite pour signaler la belle mise en scène de Rosmersholm, d'Ibsen, par Julie Timmerman](#), jeune comédienne qui n'a pas froid aux yeux. Dans cette pièce, Ibsen, une fois de plus, creuse la question de l'idéal, cet écrasant concept si difficile à manier. Il montre aussi combien il est difficile de changer de vie, combien est lourd le passé et grand son pouvoir sur le présent.

L'histoire est celle d'un pasteur dont la femme, réputée déséquilibrée, s'est suicidée. Avec la (jeune) dame de compagnie de celle-ci, il mène une vie consacrée à l'étude et fondée sur un nouvel idéal de vie: émanciper le peuple et lui apporter connaissance et bonheur. S'étant « libéré » de sa foi chrétienne et des cercles conservateurs locaux, il entend mettre en pratique son grand oeuvre, main dans la main avec la jeune femme. Mais le passé est là, avec ses casseroles... Pourquoi l'épouse s'est-elle suicidée? Était-elle si folle? Qui est vraiment cette dame de compagnie?

Aussi pessimiste (lucide?), voire désespéré qu'à son habitude, Ibsen montre l'impossibilité du changement dans une société gangrénée. Même les meilleurs doivent renoncer. Fauteur de trouble dans *Le Canard sauvage*, l'Idéal, avec une majuscule, est cette fois envisagé comme une notion écrasante pour l'homme, un coup de vent dans une vie, qui l'élève et le rabat brutalement pour lui mettre le nez dans la boue. Bref, un explosif à ne pas mettre entre toutes les mains.

Faite de panneaux pivotants à double face \_un côté blanc, l'autre représentant un portrait de famille, la scénographie illustre en beauté l'aspect étouffant, voire menaçant de la dynastie familiale. Les comédiens, en costumes d'époque, portent le texte avec fermeté. On aime particulièrement le jeu intense de Julie Timmermann, la folie de Marc Berman et la fragilité de Xavier de Guillebon. Dominique Jayr est une servante pleine de finesse. Marc Brunet offre une composition très convaincante du conservateur Kroll, tout comme Philippe Risler, cynique à souhait.

Ce spectacle intelligent pose bien les enjeux. Les amateurs d'Ibsen sont gâtés cet hiver.

A voir le 24 à à Orly, du 5 au 16 février au théâtre de l'Opprimé à Paris, les 20 et 21 février à Vernouillet, les 6 et 7 mars à Fontenay-sous-Bois, du 12 au 15 mars à Vitry-sur-scène.